Le lecteur se dira peut être que, si Thackeray vivait, il trouverait que le *Times*, journal de la bourgeoisie, se montre ici le journal des *snobs*; le radical M. Bright doit sourire aussi sous les larges bords de son chapeau de quaker; mais si je rencontrais M. Bright, je me ferais l'honneur de lui soutenir que, parmi ces prolétaires et ces ouvriers dont il veut faire des électeurs pour républicaniser le Parlement, il en est beaucoup encore qui n'ont pas moins de superstitions royalistes que les aldermen de la cité de Londres. Tous les journaux ont répété que le prince de Galles ayant assisté, la semaine dernière, au lancement du *Northumberland*, les ouvriers du chantier se sont emparés de la planche de la plate-forme où Son Altesse Royal avait posé les pieds, pour en faire des reliques sous la forme de bourre-pipes! Comment donc être surpris que lorsque le prince a assisté le lundi de Pâques à la revue des volontaires qui avait lieu sur les dunes de Brighton, la ville ait manifesté une joie délirante, dont a été ému le républicain Louis Blanc, un des spectateurs de la fête?

Quoique l'Angleterre semble vouloir se désintéresser de plus en plus de la politique extérieure, en appliquant le *laissez faire, laissez passer* des économistes aux que-

assister ceux qui ne peuvent guère s'assister eux-mêmes.

"La Reine n'aurait pas toutefois été satisfaite si elle n'avait pas donné à M. Peabody quelque témoignage public du cas qu'elle fait de sa munificence, et elle lui aurait de grand cœur conféré un titre de baronnet ou de grand'croix de l'ordre du Bain, si elle ne savait que M. Peabody seroit interdit d'accepter ces distinctions.

"Il ne reste donc plus à la Reine que de donner à M. Peabody l'assurance de ses sentiments personnels, qu'elle désirerait lui manifester plus positivement en le priant d'accepter son portrait en miniature, qu'elle fera faire pour lui, et qui, lorsqu'il sera terminé, pourra lui être envoyé en Amérique ou lui être donné à son retour, la Reine apprenant avec plaisir qu'il compte revenir dans le pays qui lui a de si grandes obligations."

relles du continent, comme il est telle éventualité qui pourrait troubler un peu cette indifférence exagérée, les armements de la Prusse et de l'Autriche ont excité ici une certaine émotion. Généralement, malgré l'alliance de famille, ce n'est pas à la Prusse qu'on donne raison: telle est du moins l'opinion de la presse, qui seule a parlé jusqu'ici, sans que le cabinet ait eu l'occasion d'exprimer la sienne.

C'est des États-Unis que sont venues les nouvelles qui ont fait tout à coup appareiller une escadre. Le fenianisme, continuant là-bas sa *conspiration* à ciel ouvert, a proclamé son intention de s'emparer du Canada avant d'envahir l'Irlande. Tout en traitant cette menace de fanfaronnade, le gouvernement britannique ne pouvait s'empêcher d'y répondre par une démonstration défensive; mais les Canadiens restent prévenus que, n'importe quel ennemi les attaquerait, ils doivent surtout compter sur eux-mêmes pour le repousser. On ne doute pas que si les fenians se mettent sérieusement en campagne, le président Johnson n'intervienne de manière à réfuter ceux qui lui attribuent d'avance l'intention de les reconnaître comme belligérants. Il existe bien aussi au Canada un parti démocratique à qui sourirait l'idée de faire de cette vaste colonie une république indépendante; mais au Canada, comme en Irlande, la république socialiste, dont les fenians ont arboré le drapeau, n'est pas celle qui rallierait toutes les sympathies ou antipathies. Au Canada, comme en Irlande, le catholicisme exerce encore une influence prépondérante, et l'on n'ignore pas plus à Montréal et à Québec qu'à Dublin que les fenians n'ont pas le Pape pour eux.